

1

Je vivais avec mes parents dans la cité-satellite du Lignon, un de ces nouveaux centres urbains de la banlieue de Genève issus des utopies scandinaves des années 1960. Le quartier était composé d'un centre commercial, d'un complexe sportif, d'une permanence médicale, de deux lieux de culte – nous allions parfois à l'église catholique – et d'une école primaire. Complétaient le tableau, deux tours de 26 et 30 étages, ainsi qu'un bâtiment haut de 15 étages et long plus d'un kilomètre, en forme de Y. C'est sur cette dernière partie encore en construction que s'affairaient les ouvriers saisonniers. Ils logeaient dans des baraquements préfabriqués situés en marge de la cité, une pratique courante à cette époque de grands chantiers en Suisse. Mon père, Reto Maggiotti, l'appelait *le camp des Saisouns*, il y travaillait.

Au-delà s'étendait la campagne : des champs de maïs et de blé que traversait le Rhône dont les rives étaient bordées par une végétation dense et des arbres majestueux, saules blancs, aulnes et peupliers, surtout. En toile de fond se découpait le massif du Jura. C'était beau, et ça faisait contraste, tout ce verre et ce béton poussant au milieu de la nature.

Ce lundi de début juillet, je m'affairais à briquer mon vélomoteur, un Maxi Puch à deux vitesses. Mon père, à cause

de sa hanche bousillée n'en avait plus l'usage et, puisque j'avais 15 ans et que je venais d'obtenir mon brevet avec mention, il m'en avait fait cadeau. Ma mère, Jeanne, était contre, mais mon père décidait la plupart des choses à la maison ; je dois avouer que sur ce coup-là, je m'en sortais bien. J'avais fixé un pendentif en queue de renard au guidon et graissais la chaîne une fois par semaine. Ce vélomoteur, c'était mon passeport pour l'évasion. Hormis la semaine qu'on passerait fin août dans le chalet d'une tante près du lac de Joux, la seule perspective des grandes vacances était de tuer le temps dans le quartier terrassé par la chaleur.

J'étais donc là, à passer un chiffon graisseux sur la chaîne quand, à midi pile, les sirènes des chantiers voisins ont sonné la pause. D'où il était, mon père les entendait, lui aussi, et il attendait son repas. D'habitude, il emportait des restes de la veille, mais ce matin il était parti en claquant la porte.

Ma mère m'a appelé depuis la fenêtre de la cuisine. L'une de ces milliers de fenêtres que comptait la cité. On vivait au premier étage de la plus haute tour, qui faisait de l'ombre toute la matinée sur l'esplanade. Chaque fois que je levais les yeux, je me sentais écrasé par la masse gigantesque de l'immeuble. Je me demandais comment c'était de vivre tout en haut, là où des bien plus riches que nous avaient acheté des appartements. Il y avait même une piscine sur le toit dont pouvaient jouir les propriétaires. Avec le recul, je me dis que cet immeuble, c'était un peu la pyramide sociale et nous, les Maggiotti, étions tout en bas.

J'ai posé mon chiffon, je me suis avancé, tête levée.

« Vas-y, lance, j'ai fait.

— Si ça s'écrase, tu vois ça avec ton père.

— C'est quoi ?

— Lapin et polenta.

— Les lapins, ça fait des sauts périlleux.

— La polenta, un peu moins. »

J'ai souri et tendu les bras, elle a hésité, mais je voyais bien que ça l'amusait de tenter le coup. Elle a disparu, est revenue à la fenêtre avec une serviette de table qu'elle a nouée autour d'un sac plastique.

« Prêt ? »

Elle a compté jusqu'à trois et lâché le sac que j'ai bloqué comme un ballon contre mon ventre. Ma mère m'a fait un signe du pouce avant de s'effacer. C'est une des images que je garde d'elle, son fichu sur la tête, le haut de son tablier, celui qu'elle mettait pour cuisiner et faire le ménage. Une image un peu dérisoire qui signifiait sa présence et son amour au quotidien. Ce rôle qui lui avait été assigné et dont elle cherchait à s'émanciper par de menues révoltes vis-à-vis de mon père et nos regards complices.

*

J'ai passé la seconde vitesse, le pot d'échappement pétaradait. Le soleil tapait sur mes bras et mon visage. Je roulais sans casque ni lunettes, la vie en pleine face et l'air chaud se faufilant sous mon T-shirt.

J'ai sillonné les larges avenues de la cité, longé le chantier

du bâtiment où des dizaines d'ouvriers hirsutes m'ont regardé passer assis à l'ombre des palissades, mordant dans leurs sandwichs. J'ai traversé une des voûtes délimitant l'espace clos de la cité, roulé un bon kilomètre sur la route avant d'emprunter un chemin de campagne, soulevant la poussière derrière moi. Je tenais fermement mon guidon qui tressautait dans mes mains à cause des nids-de-poule.

Le camp des Saisouns est apparu derrière les plants de maïs déjà hauts pour la saison. Neuf baraquements en bois construits sur pilotis entourés d'une clôture. Mon père me les avait fait visiter : seize chambres le long d'un couloir, deux lits par chambre pour un total de 288 hommes. Réfectoire, douches et toilettes communes. Tout était spartiate, vieux, usé, provisoire. Mon père disait que c'était déjà bien suffisant. Les gars y restaient neuf mois, la durée de leur contrat saisonnier, et repartaient ensuite dans leur pays. Pour la fin du chantier, il ne restait plus que des Italiens, les *Ritals*, comme on disait. *Yougos* et *Espingouins* étaient déjà repartis, les communautés ne se mélangeaient pas.

J'ai ralenti, franchi le portail ouvert et je me suis arrêté devant la loge de gardien occupée par mon père. J'ai éteint le moteur, mis mon vélomoteur sur sa béquille et il est sorti sous la lumière en boitant, clignant des yeux et cigarette au bec. Ça me faisait toujours mal de le voir claudiquer de cette façon, cette drôle de torsion du bassin causant un bruit désagréable sous ses chaussures. On lui avait posé une prothèse à la hanche après sa chute d'un échafaudage. « À cause d'un foutu Rital », il répétait. Il touchait une petite rente

d'invalidité, mais pas question de rester à la maison à ne rien faire. Il avait 52 ans et sa dignité d'homme. Maurice, le patron, l'avait pris en pitié et relégué de chef d'équipe à gardien des baraquements.

Mon père, Reto Maggiotti, était tessinois. Surtout pas italien, « Faut pas confondre », il répétait. Mais puisqu'il parlait italien, cela lui avait permis de venir gérer les saisonniers sur des chantiers en Suisse romande et de prendre du galon. Et de rencontrer ma mère, un soir qu'il avait fait la fermeture du café où elle travaillait comme serveuse. À présent, il s'occupait de la surveillance et de l'entretien des pelouses. Il y avait toujours des soucis, des bricoles à réparer, mais ce n'était pas un véritable boulot, et mon père le savait.

Depuis son accident, je ne le reconnaissais plus : dur, fermé sur lui-même la plupart du temps. Il buvait davantage et ses accès de colère pouvaient être dévastateurs.

« *Ciao papà.* »

Il a écrasé sa cigarette sous sa chaussure.

« J'ai faim. Amène-toi. »

Il est retourné à l'intérieur.

J'avais beau essayer de m'adresser à lui en italien, il me répondait en français pour se démarquer des Macaronis, mais son accent le trahissait. Il ne voulait pas que je porte cette croix, être pris pour un étranger. Il n'empêche que je le parlais et le comprenais plutôt bien, malgré lui. J'avais même lu quelques livres en italien offerts par mon grand-père.

J'ai pris le sac enveloppé dans la serviette sur mon porte-bagages et l'ai suivi dans sa loge. Un ventilateur sur pied

brassait l'air sec et poussiéreux. L'odeur de cigarette se mélangeait aux relents d'alcool imprégnant les lambris. Le local était meublé d'une table et de deux chaises, d'un fauteuil défoncé, d'un meuble de cuisine, d'une gazinière, d'un lit de camp et d'un téléphone en bakélite accroché au mur. Seule touche décorative dans ce décor spartiate, l'orchidée blanche dont il prenait un soin maniaque, sorte de raffinement qui ne faisait qu'accentuer la désolation de l'endroit. La porte et la fenêtre avaient beau être ouvertes, j'ai commencé à transpirer. Mon père ne faisait même plus attention à son maillot de corps trempé sous les bretelles de sa salopette.

Il a repoussé de la paperasse au bout de la table.

« C'est quoi ? il a demandé.

— Lapin et polenta.

— Par cette chaleur. Ta mère veut me tuer.

— Bon, j'y vais.

— Non, tu restes. »

Il a pris deux assiettes sur l'égouttoir, des couverts dans le tiroir.

« On mangera froid. C'est bon froid aussi, tout ce que cuisine ta mère. »

Il a déballé le Tupperware, ôté le couvercle pour en jauger le contenu.

« Je sais pas s'il y aura assez », j'ai dit.

Il n'a pas relevé, répartissant la nourriture en deux portions égales sur nos assiettes. Il a coupé le pain, m'a tendu une tranche. « Tu peux saucer, ça te calera. »

Je me suis assis, j'ai fait comme il a dit. C'était bon, oui, froid ou chaud, c'était toujours bon.

Mon père a sorti deux canettes de bière du réfrigérateur. Il a brisé l'opercule de la sienne, bu une longue rasade, réprimé un rot avant de s'attaquer à son assiette.

« Vas-y, bois, il a dit. T'es un homme maintenant.

— J'aime pas trop ça, papa.

— Tu t'habitueras. »

Entre deux bouchées, il a allumé une cigarette, l'a posée dans le cendrier entre nous. J'ai ouvert ma bière, commencé à manger.

« La clope, je dis pas, c'est de la saloperie et je veux pas que t'y touches. »

J'ai fait oui de la tête, il a continué : « Le vélomoteur marche bien ? C'est de la bonne mécanique autrichienne, va pas te le faire voler, hein ? »

Mon père a terminé sa bière.

« Donne-m'en une autre », il a dit.

Je me suis exécuté et me suis rassis à table, son regard était voilé. Il a pris un cachet d'antidouleur qu'il gardait dans sa poche, l'a fait passer avec la bière. Je savais que sa hanche le faisait souffrir. Il m'a fixé, ses yeux marron ne reflétaient rien de particulier. Les miens étaient bleus et craignaient l'irruption de ses éclats. Depuis son accident, il avait perdu presque tous ses cheveux. Sa barbe noire poussait dru sur ses joues. J'étais blond comme ma mère. Il a fait un bruit de bouche comme si un morceau de viande était resté coincé entre ses dents. Sa fourchette a piqué dans l'assiette.

« Faut tondre l'herbe derrière le réfectoire, qu'esse t'en penses ? il a demandé la bouche pleine. Je te donnerai cinq francs. »

Je pensais plutôt rejoindre les copains, mais je voyais mal comment j'aurais pu refuser. Les propositions de mon père étaient des injonctions qui ne se discutaient pas.

*

On est allés dans le cabanon chercher la tondeuse. La tête me tournait à cause de la bière et de la chaleur. Mon père a éteint sa cigarette sous sa chaussure avant de remplir la machine avec un bidon d'essence. Il a revissé le bouchon et m'a montré comment tirer d'un coup sec sur le câble pour la faire démarrer. « Et mets pas ton pied sous la machine », il a dit. Sa nuque était inondée de sueur, il grimaçait. Il a sorti son mouchoir pour s'éponger.

« À toi. Plus fort, t'es pas une minette, putain. »

La troisième tentative a été la bonne.

Il est reparti de son pas incertain après m'avoir indiqué la zone à tondre, un demi-terrain de foot : ce n'était pas aujourd'hui que je verrais mes copains.

Je me suis dirigé vers le terrain en question, me fauflant entre les vêtements mis à sécher sur des cordes à linge entre les baraquements. Des habits de pauvres, rapiécés ou décolorés. Les draps flottaient mollement sous la légère brise, je les écartais d'une main tout en poussant la tondeuse de l'autre, conservant sur mes doigts l'odeur du savon de Marseille.

En dehors du frémissement du linge et du bruit constant des grillons dans l'air suffocant, tout était silencieux et immobile. Les hommes ne reviendraient que le soir, après

leur journée de travail. Des fûts coupés en deux et posés sur des briques faisaient office de barbecues, des dizaines de paires de chaussures de ville étaient alignées au pied des portes principales. Je ne venais pas souvent ici, c'était pour moi un territoire inconnu et inquiétant. Ces pauvres types arrivés du sud de l'Italie me mettaient mal à l'aise, leurs regards sombres vous scrutaient. Mon père me racontait qu'ils étaient sales et que leur bouffe puait l'ail.

À cause de la bière, j'avais une terrible envie de pisser. J'ai laissé la tondeuse dans un coin et j'ai contourné le baraquement donnant sur les champs de maïs derrière la clôture. Je me suis avancé dans l'herbe qui m'arrivait aux chevilles. J'ai ouvert ma braguette et j'ai commencé à me soulager contre un pilotis. J'ai regardé autour de moi, il se passait un truc bizarre, j'entendais comme une voix féminine chantonner, lointaine. J'ai tourné la tête, me suis pissé sur les doigts, mais il n'y avait personne. J'ai refermé ma braguette, essuyé ma main dans l'herbe, et le truc de la voix a recommencé, apporté par le vent brûlant.

J'ai longé le baraquement, les fenêtres étaient à peine plus hautes que moi, toutes fermées – c'était le règlement durant la journée –, sauf une.

Je me suis immobilisé.

Silence.

Et puis, le chant a repris, un murmure. Je me suis approché de la fenêtre, la voix se faisait plus distincte à présent, accompagnant un clapotis d'eau. Je me suis mis sur la pointe des pieds pour essayer de voir, mais c'était encore trop haut. Je

me suis hissé en m'agrippant au rebord, mes yeux ont mis quelques secondes à s'accommoder à la pénombre : une fille se lavait dans une bassine, sa peau blanche faisait comme une tache mouvante au fond de la pièce. De dos et avec ses cheveux courts, j'ai d'abord cru que c'était un garçon, mais j'ai aperçu un de ses seins, le mamelon rose et pointu. La fille continuait de fredonner, sans se douter de ma présence. Sauf que mes doigts sont devenus blancs et ont lâché leur prise, mes genoux ont tapé contre la cloison extérieure. Je me suis accroupi pour ramper sous le baraquement. J'ai entendu la fenêtre grincer avant de se refermer. Et puis, la voix de mon père qui m'appelait.

Je suis ressorti fissa de ma cachette pour récupérer la tondeuse.

« Qu'esse tu fous, bon Dieu ? Pourquoi j'entends pas le moteur tourner ? »

— Je suis allé faire pipi.

— Et il te faut un quart d'heure ? Allez, bouge-toi. »

J'ai passé les deux heures suivantes à couper l'herbe dans un sens puis dans l'autre. Chaque fois que je passais devant la fenêtre en question, j'y jetais un œil discret. Derrière le rideau crasseux, je savais qu'elle était là. J'ignorais si elle m'épiait. Cette vision, toute cette beauté, je savais que si mon père les découvrait, il les réduirait en cendres.

*

J'ai ramené la tondeuse dans le cabanon à outils. Au loin, les sirènes de fin de journée ont retenti. Et si j'y pense

aujourd'hui, c'est qu'elles auront scandé le rythme de cet été-là. Mon père avait sorti une chaise devant sa loge et fumait son éternelle *Gauloise*. Les traits de son visage s'étaient détendus, son crâne chauve entouré d'une couronne de cheveux gris perlait de sueur. Avec sa paume, il a essuyé les gouttes qui tombaient dans ses yeux. Les cachets et l'alcool avaient dû diminuer la douleur. Il attendait le retour des ouvriers avant de pouvoir terminer sa journée.

D'une voix ralentie et pâteuse, il m'a demandé si tout s'était bien passé, j'ai fait oui de la tête. Il a sorti son porte-monnaie de la poche avant de sa salopette, sa main tremblait légèrement. Il m'a lancé une pièce de 5 francs que j'ai attrapée au vol. J'avais des brins d'herbe sur le front, mon T-shirt était trempé.

Sur le chemin du retour, j'ai mis les gaz à fond. L'air chaud me donnait l'impression de me déplacer avec un sèche-cheveux braqué sur le visage. Lorsque j'ai aperçu les ouvriers, j'ai continué de rouler tout droit sans ralentir ni me ranger sur le côté. Me voyant arriver, les hommes se sont scindés en deux longues colonnes, et je suis passé à travers eux comme si la mer s'ouvrait. Mon père disait qu'on était chez nous, que c'était à eux de céder la place, même quand on marchait sur le trottoir.

*

Dans mes BD de Marvel, quand Daredevil ou Spiderman rentraient chez eux, ils pouvaient aspirer à déposer leur

armure. Mais pas le Hulk ou la Wonder Woman qu'étaient mes parents. La lutte commençait au moment où la porte se refermait.

J'avais mis le couvert, repoussé mon assiette pour lire mon livre tandis que ma mère s'affairait en cuisine. Mon père est venu s'asseoir en bout de table après avoir pris sa douche. La double fenêtre était grande ouverte pour compenser le manque de balcon, des abeilles butinaient les hortensias dans les bacs. Le soleil venait de se coucher et la cuisine baignait dans une jolie lumière orangée. Pourtant, le soleil ne brillait pas pour nous.

« Range ça », a dit mon père.

J'en étais au passage où Holden Caulfield demande au chauffeur de taxi où vont les canards de Central Park quand le lac gèle en hiver. Mon père m'a arraché le livre des mains et l'a posé près de la radio qu'il a allumée. C'était l'heure des nouvelles.

« Baisse le volume, a dit ma mère en servant les blancs de poulet. Si c'est pour ne plus s'entendre, il peut bien continuer à lire. »

Reto lui a fait signe de se taire, Jeanne a fait claquer son assiette devant lui, et c'était parti.

Pour ne pas entendre leurs mots qui cherchaient à se blesser l'un l'autre, je me suis concentré sur la voix du speaker qui présentait l'initiative *Contre l'emprise étrangère et le surpeuplement de la Suisse* bientôt soumise au vote. À l'école, on m'avait appris que l'initiative populaire, plus encore que le référendum, constituait la fierté de la Suisse – le pilier de

la démocratie directe dont ne bénéficiait aucun autre pays au monde, semblait-il. Bien sûr, mes parents ont commencé à se prendre le bec là-dessus.

« Initiative populaire, mon œil, oui ! a crié ma mère. C'est ce Schwarzenbach et son parti qui ont remis ça sur le tapis ! »

Elle a continué en disant que la vie des saisonniers dans les baraquements était déjà assez difficile comme ça, et que durcir la loi les ferait se sentir encore plus mal accueillis... Et puis, qui allait construire nos tunnels et nos autoroutes, nos barrages hydroélectriques ?

« Faut un peu savoir ce qu'on veut, non ? a conclu ma mère.

— Ah ! Ah ! T'entends ça, Marc ? À se demander qui lui met ces idées de gauchiste en tête !

(Non, je n'entendais pas.)

— Je suis capable de penser par moi-même, figure-toi.

— Surtout en lisant tes magazines féministes...

— Féminins, nuance.

— Je me fous de tes nuances, les Macaronis font baisser les salaires et prennent le travail aux Suisses. C'est aussi simple que ça. Nos jeunes n'ont qu'à bosser au lieu de se laisser pousser les cheveux !

— Je ne t'ai pas épousé pour entendre ces fadaïses.

— Écoute-moi ça, Marc...

(Non, je n'écoutais pas.)

— ... Eh bien, je vais t'en citer un de gauchiste, tiens, un certain Karl Marx, tu sais ce qu'il a dit Marx ? Que l'immigration est l'armée de réserve du capital, voilà, ce qu'il a dit. »

Il a répété sa phrase, sans que je comprenne ce que ça voulait dire, mais ça nous en a bouché un coin parce qu'on n'était pas habitués à ce qu'il nous sorte des trucs aussi alambiqués. Il n'empêche, tout ça me passait au-dessus de la tête, d'autres questions autrement plus importantes me tracassaient : c'était comment d'embrasser une fille ? C'était quoi l'amour ? Des questions fondamentales qui ont éclaté dans une soudaine bulle d'accalmie parce que ma mère a coupé la radio et qu'ils ont continué à manger en silence, ruminant leurs pensées chacun de son côté.

Ils auraient pu en rester là si mon père avait eu l'intelligence de se satisfaire de sa dernière répartie, mais il lui en fallait plus.

« À propos de cheveux, faudra que ton fils aille chez le coiffeur.

— Ses cheveux sont très bien comme ça.

— On dirait une fille. Tu veux ressembler à une fille, Marc ?

— On va pas gaspiller des sous, a repris ma mère. Ce matin au supermarché, j'avais pas assez d'argent pour payer les courses, j'ai dû retirer des produits du tapis roulant, quelle honte !

— Faut faire avec ce que je te donne.

— Ben, justement, j'en ai marre de quémander.

— Je touche mon salaire demain.

— Je veux me remettre à travailler et avoir mon propre compte en banque. On est toujours serrés à la fin du mois.

— Pas question.

— Pas question ? *Pas question ? !* T'es même pas capable de...

— De quoi ? a fulminé mon père.

— Rien, laisse tomber.

— Pas capable de quoi ? »

Mon père se prenait ça en pleine figure, je sentais monter sa colère.

« Est-ce qu'il y a des femmes dans les baraquements ? » j'ai demandé à brûle-pourpoint.

Ça a eu au moins l'avantage de les surprendre et de mettre fin à leur dispute.

« Pourquoi tu poses cette question ? a demandé mon père. Bien sûr que non, manquerait plus que cette racaille fasse venir la famille.

— C'est pas une façon de parler, Reto. C'est comme ça que tu élèves ton fils ? L'exemple que tu lui...

— Va dans ta chambre, a dit mon père.

— J'ai pas fini de...

— Va. Dans. Ta. Chambre. »

J'ai quitté la table.

Nous étions une famille qui laissait plein de phrases en suspens.

« Pas capable de quoi ? » il a répété à l'adresse de ma mère.

*

Allongé sur mon lit, main derrière la nuque, j'ai fait abstraction comme j'ai pu des cris et d'un verre qui s'est brisé, des insultes qui ont fusé. La porte a claqué, mon père est sorti et le calme est revenu. J'entendais ma mère pleurer, je ne savais pas quoi faire. J'ai repensé à la fille, son image me

hantait : sa peau claire, la ligne de son dos. Qui était-elle ? Que faisait-elle parmi ces hommes ? Dans mon fantasme, elle se tournait vers moi, les cheveux humides. L'eau dégoulinait sur ses seins aux mamelons gonflés. Elle m'invitait à entrer dans la chambre, elle ôtait sa petite culotte... Je transpirais, ma respiration devenait plus saccadée jusqu'à ce que je sente les spasmes me saisir, et le liquide chaud se répandre dans ma main.

Je me suis essuyé avec le drap, un peu honteux et coupable. Je me suis levé et je suis allé à la fenêtre. Au pied de l'immeuble, les réverbères illuminaient faiblement l'esplanade. La nuit était calme, la brise a rafraîchi mon torse luisant de sueur et mon visage en feu. Au loin, je devinais les baraques sombres s'étirer sous la lune.

Je voulais savoir son nom.